

n'a point enfoui sa fortune...

— Ne peut-il l'avoir déposé chez un notaire ?

— On aurait trouvé le reçu.

— Un reçu s'égaré.

— Après la mort de votre oncle, le notaire aurait avisé le parquet du dépôt fait entre ses mains.

— Sans doute, mais il n'est point impossible d'admettre que le notaire ignore la mort de son client...

— Avez-vous des raisons sérieuses pour parler ainsi ? demanda le substitut.

— Je crois en avoir... répondit Pascal.

— Lesquelles ?

— Dans l'entretien auquel je faisais allusion tout à l'heure, mon oncle ne m'a point caché que ses capitaux lui semblaient plus en sûreté chez son notaire que dans sa propre maison...

— A-t-il cité un nom ?

— Il m'a dit que M. Audouard, officier ministériel à Nogent-sur-Seine, possédait toute sa confiance...

— Ce que vous m'apprenez là, monsieur, est assez grave pour que l'on doive s'en préoccuper... Veuillez attendre quelques instants. Je vais consulter à ce sujet M. le procureur de la République...

— Faites, Monsieur.

Le substitut sortit. Pascal, resté seul, essuya son front que mouillaient des gouttes de sueur quoiqu'il ne fit pas chaud dans le cabinet. Docile aux conseils de son cousin, le constructeur jouait gros jeu.

L'édifice si laborieusement construit pouvait s'écrouler, mais le succès paraissait certain si l'héritière de Robert Vallerand restait à jamais inconnue, et Leopold avait dit à Pascal :

— Renée, cette fois, ne nous échappera pas !

Au bout de cinq minutes le substitut reparut.

— Le procureur de la République s'est ému de votre communication... fit-il. J'ai l'ordre de télégraphier au notaire de Nogent-sur-Seine pour le mander immédiatement ici. Etes-vous forcé de repartir aujourd'hui même pour Paris ?

— Ma présence à Troyes est-elle indispensable ? demanda Pascal ?

— Elle serait du moins très utile.

— Je vais donc expédier une dépêche à mon représentant pour l'avertir que mon absence se prolongera et lui donner des instructions...

— C'est le parti le plus sage... Où êtes-vous descendu ?

— A l'hôtel de la Préfecture...

— C'est donc là que je vous ferai prévenir dès que nous aurons besoin de vous...

— Merci, monsieur, je me tiendrai à vos ordres...

Pascal sortit. Le substitut rédigea immédiatement la dépêche qui mandait au parquet de Troyes le notaire de Nogent-sur-Seine, et sonna un garçon de bureau.

— Ceci au télégraphe... lui dit-il. Réponse payée...

Au bout d'une heure et demie la réponse attendue arrivait au cabinet du procureur de la République.

Elle portait la signature du principal clerc de l'étude et était ainsi conçue :

“ Monsieur Audouard, absent. Ne reviendra que dimanche soir. Ne sais où le prévenir. Que faire ? ”

Un second télégramme, aussitôt expédié, invitait le notaire à se présenter le lundi suivant, à une heure après-midi, au palais de justice.

Ceci fait, le substitut écrivit à Pascal pour l'aviser du temps d'arrêt que subissait l'affaire, et lui rendre sa liberté jusqu'au lundi suivant.

— Tant mieux ! pensa l'entrepreneur, Léopold aura le temps d'agir et Renée ne sera plus à craindre... Je vais m'entendre à ce sujet avec lui...

Le train passant à Troyes à cinq heures trente-cinq minutes emporta Pascal Lantier, qui rentra dans son logis de la rue Piopus à dix heures du soir.

V.

Jarrelonge, nous le savons, avait pris à onze heures cinquante le train omnibus de Paris à Bruxelles. C'était un voyage de douze heures.

Paul Lentier, partant le lendemain matin par l'express, ne mettrait que moitié moins de temps à parcourir la même distance, mais le bandit gagnait près de deux heures sur l'étudiant et cette avance devait lui suffire.

D'habitude le libéré dormait en chemin de fer comme dans son lit, bercé par la trépidation des wagons sur les rails. Il n'en fut pas de même cette nuit-là.

Accoté dans un angle, le visage enfoui sous son cache-nez, et se trouvant en compagnie de quatre voyageurs, Jarrelonge avait l'air de sommeiller mais en réalité il réfléchissait.

En arrivant à Meubeuge, un peu avant neuf heures du matin, il se départit de son immobilité. On annonçait cinquante minutes d'arrêt.

— Je vais déjeuner ici, pensa le misérable. Le temps me manquera peut-être à Bruxelles... Profitons des circonstances...

Il s'installa donc au buffet, s'offrit une ample nourriture, amplement arrosée et, quand les employés crièrent : Messieurs les voyageurs, en voiture !... il regagna son compartiment où, fermant de nouveau les yeux, il reprit le cours de ses réflexions.

A midi dix minutes, le train s'arrêtait en gare de Bruxelles. N'ayant à s'occuper d'aucun bagage, Jarrelonge gagna rapidement la porte de sortie. Ne connaissant point Bruxelles, il devait se renseigner.

— Où prend-on le train pour Anvers ? demanda-t-il à un commissionnaire.

— A la gare du Nord, de l'autre côté de la ville. Le tramway que vous voyez là en face y conduit.

Et le commissionnaire désignait une tête de ligne de tramways.

Deux voitures stationnaient. L'une d'elles allait se mettre en marche. Jarrelonge y monta, traversa Bruxelles et mit pied à terre à la station de la gare du Nord.

Dans la salle d'attente il apprit qu'un train partirait pour Anvers dans vingt minutes. Il se promena de long en large, examinant les physionomies. Elles lui paraissaient généralement maussades. Les regards étaient morues ; tout le monde semblait s'ennuyer. On parlait flamand, wallon et français.

— Quel galimatias ! pensait le bandit. Voilà un arlequin de langage !

Les vingt minutes écoulées, il prit son ticket et monta en wagon. A deux heures il arrivait à Anvers.

De la station, située à l'extrémité du boulevard ou avenue de Keyser, on voit se dessiner le panorama de la ville. Jarrelonge s'arrêta.

— Présentement il ne s'agit point de s'endormir... se dit-il en se grattant l'oreille. Il faut trouver Oscar Loos le plus vite possible, et pour cela se renseigner...